

RESPICE POST TE

par Serge DIEUDONNÉ

On ne passe pas sans étonnement des *Entretiens* de Marguerite Yourcenar avec Patrick de Rosbo à ceux qu'elle poursuit avec Matthieu Galey rassemblés sous le titre *Les Yeux ouverts*. Rien ne paraît plus dissemblable. L'espèce de réserve dont elle use avec le premier cède et devient, avec le deuxième, sinon complicité, du moins plus grande abondance de cœur. Hormis, il va de soi, les thèmes de l'œuvre, ciment des deux livres, le ton est si rompu de l'un à l'autre que l'on croirait entendre deux écrivains disparates. Est-ce une conséquence ? La courtoisie guindée un brin de Rosbo contraste avec le naturel qui frôle l'abandon de Galey.

Les portraits de Yourcenar qui ornent leurs couvertures corroborent ce sentiment. En couleurs, une photographie de Gisèle Freund – choisie par Matthieu Galey ou par Dominique Gurdjian, responsable de la maquette ? – présente une femme au maintien sûr de soi, le visage empreint de bienveillance où il s'en faudrait de peu que la bouche franchement ne sourie, et dont les yeux nous regardent. Alors que le cliché en noir et blanc de l'autre livre, d'un photographe moins prestigieux, impose une tout autre affiche ; fatigué, vieilli, le visage du modèle pris en oblique exhibe des rides sans grâce, son regard nous ignore et ne s'y découvre nul vestige de mansuétude.

Les *Entretiens* avec Rosbo, en 1971, sont les premiers échanges de cette ampleur que Yourcenar accorde à un journaliste. Promis à être diffusés, on devine l'importance qu'ils revêtent aux yeux de l'écrivaine loin encore de jouir en 1971 du bruit qui sera le sien quelques années plus tard. Ils seront transmis par l'O.R.T.F. (France-Culture) du 11 au 16 janvier et publiés au Mercure de France en 1972.

Une telle différence ne laisse pas d'intriguer. Répandre en moins d'une décennie deux aspects si contradictoires oblige à s'interroger sur

les circonstances qui gouvernèrent ces rencontres ; du moins celle avec Rosbo, car Galey déploya les siennes sur plusieurs années, ce qui implique une permanence de la personne que le questionneur mit en scène et interrogea au fil du temps.

Patrick de Rosbo s'était signalé à l'attention de Marguerite Yourcenar par un article sur *L'Œuvre au Noir*, publié dans le numéro 1236 des *Lettres françaises* du 12 au 16 juin 1968¹. Il s'agit d'un long texte, d'environ mille neuf cents mots, qui témoigne d'une lecture scrupuleuse et qui trente ans après offre encore de l'intérêt. Il tranche, par son empathie, sur d'autres comptes rendus dont celui de Kléber Haedens dans *Paris Presse* du 2 novembre 1968², par exemple, demeure un des plus superficiels, qui reproche au livre de ne pas fournir ce à quoi ne pensait aucunement son auteur.

Rosbo, lui, résume en détail les péripéties essentielles du roman de façon qu'en apparaissent les thèmes capitaux pour lesquels le livre fut écrit : « [...] c'est [...] autour de l'aventure spirituelle de Zénon, à partir de ses incessantes investigations dans le domaine de l'esprit comme dans celui de la chair, que le livre de Marguerite Yourcenar tire cette sorte de rigueur prophétique, sa tension croissante entre une volonté de plus en plus affirmée et les forces conjuguées qui la contraignent à porter un masque ». Ou encore, pour dépeindre le protagoniste : « Ennemi de tous parce que moins soucieux d'engagement que de charité, envieux seulement de ceux qui, dans l'avenir, "sauront davantage", sa méditation inlassablement reprise s'approfondit de ses mésaventures à quoi son insolence le condamne [...] ».

Contrastant avec Haedens qui accuse le récit de sentir « le grimoire et les vieilles bibliothèques », Rosbo insiste sur le fait qu'il louange « un livre de combat, de provocation, à l'encontre de toutes les croyances partisans derrière lesquelles se cachent le plus souvent les plus sanguinaires des fanatismes » qui donne de cet alchimiste d'un siècle révolu une image « hors du temps et, paradoxalement, proche de nous ».

¹ Patrick de ROSBO, « Une rigueur prophétique », *Les Lettres françaises*, n° 1236, 12 juin 1968, p. 9.

² Kléber HAEDENS, « Pourquoi oublier que la vie est aussi un bal ? », cité par Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, p. 320 et n. 19, p. 481.

Respice post te

Le titre de cet article « Une rigueur prophétique » dut, en outre, convenir à Yourcenar, car il pointe merveilleusement une constante de l'écrivaine qui toujours entreprit de concilier ce qui relève d'Apollon et ce qui relève de Dionysos.

Un échange de lettres commence au début de 1969. On y remarque, le 26 avril 1969, une confidence à Rosbo qui présage d'une heureuse suite pour leur relation : « Beaucoup de correspondants inconnus deviennent des amis, par ma tendance à m'installer assez vite dans l'amitié dès qu'un premier et sympathique contact a été établi ».

Tout laisserait donc croire que les *Entretiens* diffusés d'abord, édités ensuite, instaurent une de ces amitiés auxquelles Yourcenar se déclare encline.

En présentant ces *Entretiens* aux lecteurs du *Monde*, Marcelle Michel parle du « redoutable privilège » qui fut celui de Rosbo choisi pour les réaliser par France-Culture. Il faut transcrire ce que lui avoue l'interlocuteur de la romancière : « Les premiers contacts furent difficiles ; on ne peut pénétrer abruptement dans l'intimité d'une telle personnalité. De plus, Marguerite Yourcenar avait alors quelques préoccupations pour sa santé, j'étais moi-même grippé, anxieux. Très vite cependant sa bonté et son intelligence ont permis à nos rapports de s'installer dans un climat de sympathie. Mais jamais les entretiens n'ont pris un tour familial ou un caractère d'égalité. Marguerite Yourcenar c'est la Voie royale, on va à elle et l'on reçoit de plein fouet le choc d'une personnalité hors du commun »³.

Les quelques réserves qu'il énonce et les réticences que l'on devine ne nous surprennent pas outre mesure, car une telle entreprise – s'élucider de vive voix devant autrui – lorsque l'on désire la conduire avec sérieux n'est ni simple ni anodine. Rosbo complète ses précisions à Marcelle Michel en se disant « séduit par le contraste entre le caractère de Marguerite Yourcenar et son aspect physique. Il y a dans ses romans ou son théâtre une puissance de pensée quasi masculine, alors qu'elle offre l'image d'un personnage victorien, on pense aux sœurs Brontë, avec des jeux d'écharpes, des profils perdus, une certaine douceur ».

Donc, intelligence et bonté de l'une triomphent des aspérités et des angles, et finissent par établir un accord, voire même par séduire l'autre.

³ *Le Monde*, 16 janvier 1971, p. 20.

Mais deux ans après, éclate un brûlot qui atterre Petite Plaisance. Rosbo publie dans le numéro 4 de la revue *Gulliver*, en février 1973, une diatribe disséquant la semaine vécue à Northeast Harbor, intitulée « Huit jours de purgatoire avec Marguerite Yourcenar »⁴. Il y ouvre sans feintes ni ménagements les coulisses de l'expérience, à ses yeux traumatisante, qui fut la sienne aux prises avec l'auteure des *Mémoires d'Hadrien* et sa compagne Grace Frick.

Quel est le dessein avoué de Patrick de Rosbo en écrivant un pareil texte ? Revenir sur le processus intellectuel qui instruit ces *Entretiens* ne l'intéresse pas. Il désire, selon ses termes, camper un décor, des personnages et redonner vie aux acteurs. Parvenir à ce but expliquera de soi-même l'éclairage et le style de ces *Entretiens*.

Dépeindre le décor, hormis les détails, n'ajoute guère à ce qui fut déjà confié à Marcelle Michel. L'eau-forte qui fixe les figures des résidentes de Petite Plaisance, en revanche, incise un relief inédit et prenant.

Tout d'abord, le personnage de Grace Frick, communément connue jusqu'alors comme la « traductrice » vivant auprès de l'écrivaine ; en réalité, sa compagne. Le portrait qu'en dresse Rosbo tient de la charge et de la caricature, avec les outrances et les injustices propres au genre. Celle que Rosbo nomme « la Confidente » alarme par sa maigreur qui symbolise une indigence de sentiment envers autrui sauf pour Marguerite qu'elle se passionne à protéger contre les périls de l'extérieur. Cet ange mortifère, à la tête réduite de momie, à la carcasse de squelette, ferraille comme une Parque vindicative. Son sexe imprécis emprunte différentes apparences qui interdisent de la définir. La hargne et l'aigreur seules paraissent l'animer et expliquent son geste perpétuellement tout d'agression.

Ensuite, servie et entourée par cette vigilance sur son inlassable pied de guerre, règne Marguerite. La caricature cède au profit d'une analyse que l'on croirait écrite par un familier de Madeleine de Scudéry ou de la Rochefoucault. Il faut reprendre l'intégralité de la peinture.

« Marguerite Yourcenar m'apparaît imperceptiblement de profil, comme par surprise, sous un soleil encore fragile, dans ce jardin de lumière et d'ombre qu'elle affectionne et d'où elle peut apercevoir les

⁴ Patrick de ROSBO, « Huit jours de purgatoire avec Marguerite Yourcenar », *Gulliver*, n° 4, février 1973, p. 30-35.

écureuils et les oiseaux. Le visage, large, hésite entre la hauteur et l'indulgence. On devine que les yeux saisissent immédiatement la qualité d'un être ou son insuffisance. Circonspecte et cependant toute d'aisance, la sévérité se fait chez elle perspicace, et l'on sent très vite que cette vie ne se laisse pas aisément dévier de la direction qu'elle s'est choisie. Un feu assez rare anime cette glace. La froide civilité de façade dissimule une chaleur hermétique, au centre de l'être, et qui se suffit de son incandescence orgueilleuse. Cette femme est un bastion, une forteresse franque et les lézardes, farouchement camouflées, sont pathétiques. La grâce de l'accueil tempère les traits altiers : grâce néanmoins toute de réserve et de virtualité agressive. Les prunelles, d'un gris étonnamment translucide, parlent de richesses éparses et inquiètes, et d'une sérénité que l'on s'est à soi-même imposée, dont on veut transfigurer le monde. Le regard sans paupières, la bouche charnue, les lèvres fortement dessinées, laissent paradoxalement présager des timidités, des vulnérabilités insoupçonnées. La voix dérouté plus encore, évasive, caressante, persuasive, masquée et dépendante seulement d'une pensée qui, sous des dehors civils, garde sa dureté et sa pureté primitives... Là aussi le déchirement se fait invisible, et le don de soi-même. Sont-ils absents ou inaccessibles ? Marguerite Yourcenar se réserve le droit de rendre explicite sa vérité à l'instant qui lui convient. La parole, comme la méditation, résigne tout flou, toute indécision, toute image approximative ».

On me pardonnera la longueur de cette citation, mais (outre que le texte est difficile à trouver) il convient de saisir dans son ensemble cette tentative de portrait qui se distingue comme un des essais les plus fouillés pour rendre sensible, au-delà des seuls dehors, l'entité psychique de Marguerite Yourcenar. Rien de malveillant, tout au contraire, dans ce travail pour induire le mystère d'un être. S'y devine l'investigation passionnée d'un analyste attentif à débusquer la minute où une âme laisse entrevoir l'essentiel de ce qui la meut. Quant à discerner des faiblesses ou des vertiges dans ce qui apparaît d'abord comme assises inébranlables d'une conscience, n'est point signe de désinvolture ou d'irrespect, mais désir de sonder plus profondément afin d'inventorier toutes les aventures de l'être. D'autre part, mettre en lumière purulences ou déficits ne prouve point que l'on récuse ou que l'on taxe d'imposture les accomplissements que l'on admire. Ceux-ci existent parce qu'ils ont su triompher de ceux-là

et tirent de cette victoire une nouvelle humanité qui peut alors devenir exemple à suivre.

De surcroît, Rosbo ne démérite en rien de plonger le scalpel si avant, puisque c'est mettre en garde qu'exiger sans cesse le meilleur de soi, et l'obtenir, ne va pas sans risques spirituel ou mental ni ruine dans les rapports avec les autres moins manœuvrés par la quête de se parfaire, ou le faisant vers d'autres voies. L'intransigeance de la perfection, de la sagesse voire de la sainteté risque de pétrifier l'élu dans une impénétrable solitude où les visitations de l'indicible s'enlisent dans l'acédie de la clôture.

Le jugement de Rosbo sur la personne même de Zénon, dans l'article « Une rigueur prophétique », ne suscita aucune foudre de la future Académicienne. Lisons. « Une sérénité un peu froide, un dédain glacé, le tiennent éloigné de ses amis comme de ses persécuteurs, étrange enchevêtrement de générosité et de hauteur à l'intérieur d'une pensée de feu et d'exactitude ». Nous y trouvons, qui caractérise le protagoniste du roman, le même point de vue que celui adopté pour dépeindre, guère plus tard, sa créatrice. Il suffirait de mettre au féminin le pronom personnel qui désigne Zénon, « la tiennent », pour obtenir déjà, en 1968, ce qui sera dit en 1973 après la pitreuse semaine à Petite Plaisance.

Un pareil portrait n'encourt la colère ou le dépit de Madame Yourcenar que parce qu'il côtoie la charge à l'encontre de Grace Frick. En lui-même, par la sollicitude qu'il suppose, par la perspicacité de premier ordre qu'il requiert et par la culture que sa conception exige, il signifie plus un hommage qu'un blâme. Simplement, il est sans compromis et nomme son modèle. Au XVII^e siècle, dans les ruelles et les salons, un patronyme d'emprunt gazait, plus ou moins, les dames posant sur la sellette. Dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, Bussy-Rabutin baptise *Madame de Cheneville* sa cousine Sévigné, et divulgue crûment qu' « elle aime l'encens » et qu' « elle donne de la louange afin d'en recevoir ». Ici, Madame Yourcenar est nommée Madame Yourcenar.

Cependant, on ne peut esquiver une question cruciale. Pourquoi tant d'attaques, pourquoi tant d'acrimonie et tant de rancœurs ? Quel fut le motif, ou l'embrouillement de motifs, à l'origine de la querelle, qui conduisit Rosbo à ourdir ce que les habitantes de Petite Plaisance considèrent comme une intrigue fomentée contre elles ?

Respice post te

Tout d'abord, la visite de Rosbo tombe au pire moment. Yourcenar subit le 27 août 1971 une biopsie des deux seins et lorsque Rosbo débarque huit jours après, le 2 septembre, à Northeast Harbor, la convalescente n'est pas complètement rétablie.

Ensuite, il est impossible de taire la personnalité jalouse de Grace Frick laquelle partage la vie de Marguerite Yourcenar et la régente comme son bien propre. Elle s'occupe jusque dans les plus petites choses non seulement de la conduite du ménage, mais encore sert de secrétaire à l'écrivaine et la rempare en quelque sorte du monde ; elle consacre le moindre ressort de son énergie à servir avec sacrifice la personne et l'œuvre de sa compagne. Aussi craint-elle que toute intrusion d'un tiers déséquilibre peu ou prou l'harmonie qu'ensemble, depuis trente ans, elles se sont conquise. Le témoignage de l'infirmière de Yourcenar, DeeDee Wilson, plante le personnage : « J'étais plutôt en froid avec Mlle Frick [...] parce qu'elle avait eu des mots avec mon mari, [...] et agacée par sa manière de mettre son nez partout et d'abreuver de ses conseils des gens qui ne sollicitaient rien. Plus tard, elle complètera : « Grace était appréciée [...], en dépit de son caractère étrange et difficile »⁵. Donc, s'esquisse la silhouette de la Confidente toujours aux aguets, toujours active, toujours soigneuse à organiser et à diriger les péripéties d'une visite. Il lui importe de protéger celle qui est devenue sa raison de vivre. Cette vigilance exacerbée risquait, à son insu, de se métamorphoser en une harcelante police.

Ainsi s'expliquent le ressentiment de Rosbo, qui n'eut pas la ressource de s'opposer à elle comme le fit Mr. Wilson, et son âcre rancœur lorsqu'il en particularisa la figure.

Dans une lettre du 30 juillet 1973, à Marthe Lamy, Marguerite Yourcenar accuse le journaliste d'être « un mélange de bassesse et de folie extraordinaire »⁶. On n'impute pas à délire les féroces dissections de la Cour de France qu'entreprend pour ses *Mémoires* le duc de Saint-Simon ou celles que brosse Goya sur sa toile, grimaçantes, de la Cour d'Espagne. On s'interroge peu pour savoir dans quelle mesure la réalité s'ajuste à leur vision. Certes, Rosbo ne possède le génie de l'un ni de

⁵ Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar, op. cit.*, 1990, p. 387, p. 390.

⁶ Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis et à quelques autres*, Paris, Gallimard, 1995, p. 395-398.

l'autre ; mais comme ces témoins, il relate ce qu'il estime avoir vu. Il n'y a aucune raison de mettre en doute sa parole. Il ne fabule ni ne songe à manipuler personne, d'autant moins un esprit du format de Yourcenar qu'il admirait. Le taxer de délire demeure un peu court. En post-scriptum de cette lettre, Yourcenar enfonce le clou : « Dans ce *Gulliver*, toutes⁷ les conversations sont inventées de toutes pièces. Il y a là un cas extraordinaire d'imagination délirante ». Il faut reconnaître alors que Rosbo eût forgé une des plus ferventes phrases d'amour qui pût frémir sur une lèvre humaine ; car lorsque le journaliste pria son interlocutrice, dont le regard cherchait toujours afin de s'y ressaisir celui de son amie, de le regarder pendant leurs échanges pour les rendre plus vivants, il lui fut répondu « Je ne saurais avoir mes yeux hors des yeux de Grace ... »

Cette longue lettre à Marthe Lamy fascine. Dans la première moitié, l'épistolière fait l'historique, si l'on peut dire, de la mésaventure Rosbo. La façon de remémorer l'enchaînement des choses est remarquable. Yourcenar consent, par *pitié* (Rosbo serait dans la gêne, malade, obscur) et faute de mieux, qu'il se charge d'une étude sur elle pour une collection chez Gallimard. Or, les projets du journaliste lui semblent « fous [...] dans le sens de l'adulation ». Cela est possible. Mais pourquoi avoir choisi Rosbo ? Si l'on examine encore « Une rigueur prophétique », l'étude sur *L'Œuvre au Noir* de 1968, on rencontre certes de l'enthousiasme mais rien qui ressemble à de la folie ou à d'aberrantes louanges. C'est pourtant ce texte qui fit connaître le journaliste à l'écrivaine.

Ensuite, Yourcenar donne le sentiment que c'est Rosbo lui-même qui impose sa propre idée d'entretiens radiophoniques. Or, il a bien fallu la décision, l'accord et le concours de plusieurs autres personnes, des donneurs d'ordres de France-Culture au technicien de l'O.R.T.F. venu de New York afin de procéder à l'enregistrement. Savait-elle cela ou Grace pour l'épargner ne l'avait-elle entretenu qu'avec flou de cette logistique ?

Puis, s'il est exact que l'opération récente rendît intempestive la rencontre, n'était-il pas judicieux tout bonnement de se dédire ? Et dans le cas même où l'on ne pût joindre Rosbo pour le décommander, qu'est-ce qui empêchait dès son arrivée de remettre à des moments plus propices ces entretiens ? Ce sont-là traverses communes. L'on annule ou l'on

⁷ C'est Yourcenar qui souligne.

reporte des spectacles malgré une billetterie bénéficiaire lorsque la vedette se trouve défaillante. Rosbo, dit-elle, « persista à s'imposer ».

L'écrivaine évoque, en outre, de « petits resquillages », de « petites astuces », de « petites bassesses ». « Je passe », dit-elle. Mais ces accusations, de n'être pas détaillées, deviennent mystérieusement perfides et frôlent la calomnie.

Dans la seconde moitié de la lettre, le ton s'élève au-dessus des regrettables contingences précédentes. On s'insurge des polémiques inutiles à propos de Colette et de Paulette Gauthier-Villars, nièce de Willy. Enfin, des confidences sur sa santé et un commentaire général sur la médecine laissent entendre que les disputes dont on vient de s'émouvoir n'ont que peu d'importance et qu'il convient de se ressourcer dans le printemps « merveilleusement vert ». Mais, surgi tout abrupt, qui dénonce la hauteur et l'équanimité reconquises, le post-scriptum, comme la flèche du Parthe : « Dans ce *Gulliver*, toutes les conversations sont inventées ... » affirme que l'affaire se fiche en travers de la gorge.

Rosbo n'avait rien d'un rustre ni d'un goujat, comme on l'a suggéré. Patrick Kerlero de Rosbo appartenait au même monde que Marguerite de Crayencour. Son éducation, sa politesse et sa conduite traduisaient les mœurs d'une autre époque. S'incruster où que ce fût relevait pour lui de l'inconcevable. Marcelle Michel précise qu'il se rendit « déférent et très ému » à l'île des Monts-Déserts ; et Jacques Nerson, dans le texte qu'il lui consacre, en 1988, après sa mort prématurée à cinquante-sept ans, le dépeint comme « un homme de cœur. Sensible, inquiet, d'une humilité presque excessive ».

Pourquoi donc Marguerite Yourcenar s'infligea-t-elle pareille gêne ? Recevoir dans sa maison un importun de piètre prix qui s'y éternisait alors que ses forces lui permettaient à peine d'y faire face ? Pourquoi ne pas clore sa porte au nez de l'incongru envahisseur ?

Puis-je conjecturer un mobile qu'insinuent de nombreuses lettres des années 1957-1960 ? En particulier, celles à ses éditeurs ? Bien que retranchée dans son île des Monts-Déserts et comptant sur Grace afin de résoudre les contraintes matérielles, Yourcenar se révèle extrêmement pointilleuse pour ce qui lui est dû et touche le sort de son œuvre. Elle n'est pas encore, même après *Mémoires d'Hadrien*, en position de force ; mais se montre d'une opiniâtreté sans failles dans ses exigences,

volontiers retorse et procédurière. Ce n'est pas une sinécure que d'essayer ses indignations ou son humeur. Elle ne lâche jamais prise.

Donc après le succès de *L'Œuvre au Noir*, publié lors des émeutes de Mai qui eussent pu lui faire ombre et sa reconnaissance par le jury Femina, ces *Entretiens radiophoniques* lui offraient l'aubaine de raffermir sa notoriété. Différer à cause de cette malencontreuse chirurgie les dialogues avec le journaliste, et leur diffusion prochaine, contrariait ce projet et retardait de plusieurs mois, ou années, une pareille chance. Sans doute, cela valait-il la fatigue encourue, l'effort à fournir intellectuel autant que physique, le faible plaisir d'affronter un interlocuteur pour lequel, de toute évidence, elle et Grace n'éprouvaient qu'incertaine sympathie.

Une maladresse de Rosbo vint porter à son comble le malentendu. Il raconte, lors d'un souper à Petite Plaisance, la confusion qu'il commit concernant un buste et l'impair qui en résulta. On aperçoit ce buste dans l'arrière-plan d'une photographie de Yourcenar qui cajole son épagueul Valentine⁸. Cela complique pour évaluer le bien-fondé de la bévée de Rosbo, lequel raconte : « Il y avait dans cette salle à manger le buste altier d'un homme aux yeux graves qui m'impressionna vivement. Le nez busqué, le cheveu rejeté vers la nuque, le tracé de la bouche ferme et un peu crispé, il émanait de ces traits une telle force, un tel dédain envers tout ce qui n'était pas l'essentiel d'un caractère ou d'une action, que je songeai immédiatement à la vénération que Marguerite Yourcenar portait à son père ». Et le piège se met en place. « Quel beau visage de chef ! Il s'agit, sans aucun doute, de Monsieur votre père ? » Et repérant un chignon minuscule, il mesure l'étendue de sa bourde. Ce buste n'est pas celui de Michel de Crayencour, mais bien de sa fille Marguerite. La réaction du couple, toutefois, ne manque pas de stupéfier. « Devant moi, à quelques mètres, les deux silhouettes qui me faisaient face, soudain confuses, étaient celles d'inquisiteurs enveloppés depuis des siècles dans une chape de glace. Je sus à la seconde même que j'étais perdu ».

En quoi consiste l'affaire ? La méprise de Rosbo est manifeste et sans appel ? Il s'empêtre dans une situation torturante pour un invité, mais que n'importe quelle hôtesse regarde comme son devoir d'amoindrir avec le plus d'élégance possible dès lors que nulle offense ne s'y infuse. Un

⁸ Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, op. cit., illustration n° 34.

sourire, une boutade, voire une gronderie indulgente ou enjouée garnissent la trousse d'infirmière dont dispose toute maîtresse de maison afin de guérir de tels froissements.

Qu'imaginèrent donc Grace et Marguerite ? Que Rosbo se permît une grivoiserie sur leur couple ? On renâcle à croire cela. Ou bien, et là encore comment y consentir, qu'elles crurent que Rosbo voulût égratigner le caractère viril de l'œuvre que tant de critiques parisiens, avec muflerie alors, se plaisent à épingler ? Homosexuel lui-même, Rosbo ne pouvait que respecter le mode de vie des deux femmes ; et il était, de surcroît, trop fin connaisseur de l'âme humaine pour accorder la moindre créance aux conventions régnantes sur les prétendus masculin et féminin justement répartis en fonction du sexe.

Or, Yourcenar elle-même commit la bévue de se méprendre sur le sexe d'une personne. Elle répond, le 2 juillet 1952, d'un ton assez sec à Thyde Monnier, vexée qu'on l'eût masculinisée : « Je regrette que ma carte postale vous ait froissée, et m'excuse de l'erreur commise en adressant celle-ci à *Monsieur* Thyde Monnier ». Elle s'offusque presque du sursaut de sa correspondante : « J'ajouterai que votre signature qui est un calligramme, et comme telle difficile à lire, m'a laissée fort longtemps incertaine de votre identité ». Bref, elle s'affranchit avec aisance de la gaffe et suggère qu'une signature doit être lisible. Quoi qu'il en soit, calligramme ou buste, on ne saurait imputer à crime une confusion⁹.

Gaucherie de l'un et ombrageux amour-propre des autres (un brin d'humour eût tout sauvé), le ravage était irrattrapable. On peine à concevoir le reste du repas.

Une dernière anecdote, celle du cahier gris, jette un jour singulier sur l'auteure de *L'Œuvre au Noir* ardente à y dénoncer les outrances des factions religieuses. Rosbo, à qui Yourcenar demande le service de courir récupérer « le fameux petit cahier de cuir gris où elle notait les réflexions importantes qui lui venaient à l'esprit en cours de route » oublié dans la voiture, confesse avoir « commis une faute mémorable ». Il se rend coupable d'indiscrétion (quel journaliste lui lancera-t-il la première pierre ?) Portant un œil sur le texte, il déchiffre : « Depuis que je connais les sentiments catholiques de Patrick de Rosbo, j'ai fort envie de mener à

⁹ Marguerite YOURCENAR, *D'Hadrien à Zénon, Correspondance 1951-1956*, Paris, Gallimard, 2004, p.167.

bien le pamphlet anticatholique commencé en 19... ». Cette phrase semble conclure leur échange un peu vif concernant les quarante martyrs brûlés sous Elizabeth 1^{re} et que le pape Paul VI hésitait à béatifier. Comme Rosbo s'étonnait de l'interférence du politique sur le religieux, Yourcenar stigmatisa ces condamnés d'être des « espions jésuites à la solde de Philippe II d'Espagne ».

Là encore, il semble qu'un tel différend se résolve après un ou deux mots explicatifs. À moins, comme le prétend Yourcenar qu'il ne s'agisse que d'affabulations. Dans ce cas, il reste une preuve pour s'en assurer. Ce document doit figurer dans les archives de Petite Plaisance puisque Grace Frick conservait tout vestige d'écriture, à plus forte raison un « cahier de cuir gris ». S'il ne s'y trouve pas, Rosbo, en effet, devient passible de tous les « délires » ; s'il s'y trouve, la phrase incriminée doit y apparaître encore. Sauf à suspecter Grace, après lecture de *Gulliver*, d'avoir détruit... mais je n'ourdirai pas cette mauvaise trame.

D'autre part, seulement animé par une permanente mauvaise foi et par le désir de nuire, Rosbo eût omis de mentionner la délicate attention de la corbeille de fruits confits et des trois feuillets ornés de gravures anciennes où la romancière écrivit : « Bienvenue à Northeast Harbor » qui l'attendaient dans sa chambre le soir de son arrivée.

Mais surtout demeure le portrait pénétrant de l'écrivaine, face au miroir de son œuvre et d'elle-même, dès l'abord des entretiens qui lui permettront d'instruire ce qu'elle estime être sa vérité. « Marguerite Yourcenar allait s'y révéler forte et émouvante, toute de clairvoyance, exigeante et même scrupuleuse à l'égard de sa propre pensée, impatiente devant telle expression rétive, tel mot impropre. Comment m'approcher d'un univers si peu enclin à la faiblesse qui, vous tenant à distance, veut être compris de loin et se cache, dès l'instant qu'on espère le saisir de l'intérieur ? Crainte ou mépris de qui tenterait de la démasquer et, peut-être, de la désarmer, pudique, altière, Marguerite Yourcenar veut être à la fois interdite et reconnue, découverte par l'intelligence et inaccessible à l'âme. Admirable visage de méditation, de hauteur, de clarté et d'inquiétude, la violence y demeure pourtant maîtrisée par une discipline intérieure qui la canalise, l'oriente vers une intransigeante et objective connaissance de la respiration et, si possible, du cœur des hommes. [...] Marguerite Yourcenar écarte d'un revers de main, avec une sorte

d'irritation consternée, tel flou, telle image hasardeuse risquant de faire dévier, même insensiblement, la dure voie royale qu'elle s'est tracée ».

Cette citation, encore une fois, est longue mais précieuse. Une pareille analyse explicite, comme guère d'autres, ce qui détermine l'essence humaine et intellectuelle de Yourcenar et qui en représente l'originalité. S'y dévoile, en acte, le vouloir éperdu de se construire sans oublier que l'être que chacun reconnaît comme le sien reste un enchevêtrement, un hasardeux résidu d'incertitudes. Face aux foules contemporaines pour lesquelles la débâcle de l'intellect et l'impuissance même à concevoir une édification de leurs personnes semblent devenir la seule loi, et la fuite anesthésiée dans un hédonisme de pacotille leur seul idéal, une telle ascèse de l'esprit et de l'âme s'affirme l'essentiel aux yeux du journaliste attentif qui l'interroge.

Si l'on considère d'un regard un peu froid ces *Entretiens radiophoniques* fautifs de tant de meurtrissures et malgré les réserves de l'écrivaine – « J'avais tâché de mon mieux de faire changer à l'interlocuteur le libellé de certaines questions, si vagues qu'il était difficile d'y répondre avec un peu de clarté, et beaucoup d'autres me semblaient à peine mériter d'être faites (mais c'est si souvent ainsi) » – on ne peut que lui donner raison de trouver qu'ils composent « un livre utile » (*L*, p. 396).

Là encore, il convient d'examiner ce que Yourcenar déclare (toujours à Marthe Lamy). Que l'artiste probe, éprise de précision, remanie, retranche ou ajoute, reformule les phrases que son dialogueur lui présente, afin de parvenir à quelque résultat proche de la perfection, cela est dans l'ordre des choses. D'autant plus que pour la première fois, Yourcenar livre au public un commentaire d'ensemble sur son œuvre. Ce que certains jugeraient comme une ingérence dans leur liberté de choisir leurs questions, me paraît souci légitime d'un auteur dans l'entreprise commune que sont des entretiens. Cela n'implique pas que le travail du vis-à-vis soit nul ou simplement médiocre. S'il est vrai que de nombreuses questions de Rosbo sont longues, il ne faut pas perdre de vue qu'une foule d'auditeurs ne connaissent pas l'œuvre et qu'il importe parfois d'éclaircir pour eux la question même. Commencer un entretien ex abrupto « Avez-vous l'impression que votre enfance fut un peu

exceptionnelle? » ainsi que procède Matthieu Galey¹⁰ suppose un minimum de connaissance d'un auteur et de ses écrits ; et incline la réponse vers des souvenirs biographiques. Alors que la première question de Rosbo « Comment se pose, selon vous, le problème de la forme dans la création de votre œuvre? » exige, eu égard à l'auditeur ignorant, un rappel des diverses formes adoptées pour quelques titres, ce que s'autorise Rosbo.

De surcroît, une contradiction interne insidieuse entache le raisonnement de Yourcenar quand elle s'épanche à Marthe Lamy. « Je trouve que les *Entretiens radiophoniques* sont tout de même un livre utile pour les gens, s'il en est, qui ont envie de creuser un peu mes ouvrages. [...] cela m'a donné l'occasion de dire certaines choses sur mon œuvre que je n'aurais sûrement pas dites autrement » (*L*, p. 396). L'alternative est claire, si Rosbo « délire » et embrouille, on saisit mal comment ce livre parvient à devenir fructueux pour le lecteur. Certes, les propos furent amendés, repris, refondus pour l'édition ; mais ce que l'on entend, bien qu'échangé d'abord de primesaut, garde la même efficace que ce qu'on lit ensuite. D'autre part, les questions à peine dignes d'être faites, « c'est souvent ainsi » concède la romancière, n'arborent donc pas la signature du seul divaguant Rosbo.

Chroniqueur dramatique, fêru des théâtres et de leurs coulisses, Patrick de Rosbo s'engouait à décrire le portrait des comédiens. À ses confrères qui lui reprochaient de ne savoir dénigrer un spectacle ou un acteur, il rétorquait : « Je ne parle que de ce que j'aime ». On ne rencontrait parmi eux son pareil pour fournir dans une langue fraîche, flamboyante et fascinée parfois, faces et profils des bêtes fabuleuses de la scène, de ses fauves jusqu'au menu fretin.

Approcher cette autre lave, riche d'oracles immémoriaux et de souterraines fécondités, dont bouillonnaient l'œuvre et la personne de Marguerite Yourcenar, le hissa au comble de la joie. Ce théâtre brillait d'une plus pérenne vertu que ceux auxquels souvent l'actualité le réduisait. Aussi, combien amère fut sa déception qu'une telle rencontre se résolut par un fiasco. « Cette manière de drame [...] et ce livre hérissé de pièges », ainsi qu'il me l'écrivait en 1971, le meurtrissent durablement et ses blessures ne s'estomperont jamais. Le 25 avril 1974, il ressasse une

¹⁰ Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 13.

Respice post te

fois encore, dans un article du *Quotidien de Paris*, sous le titre « Marguerite Yourcenar en liberté surveillée », l'humiliation qui fut son lot lors de cette funeste semaine. La fin de non-recevoir, dont il se dit victime, heurte la ferveur qu'il ressentait en lui. « Le rayonnement d'une œuvre exemplaire n'empêche pas qu'on juge parfois inutile, ou monocorde, la sérénité orgueilleuse de ses bulletins de victoire ».

Rosbo publie en 1986 un roman, *Mémoires de Vivaldi* dont le titre (pas des meilleurs, à mon goût) salue *Mémoires d'Hadrien*. Il commence à composer, pour Robert Laffont, une *Correspondance secrète* de Madame du Barry ; il songe à un *Haendel à Londres*. Sa mort prématurée met ces songes à sac.

Divinus Hadrianus, mais humaine, trop humaine Yourcenar, ambitieuse d'extraire de notre minerai l'or de son esprit, pour le forger selon une clé qui ouvre la puissance intellectuelle. Cette ascèse sublime et périlleuse risque de transporter avec soi ses déserts. Tertullien dans son *Apologétique*, rappelle que le jour du triomphe, sur le Forum de Rome, on criait à l'Empereur : « *Respice post te ! hominem te memento !* » « Regarde derrière toi ! Souviens-toi que tu es un homme ! »

Patrick de Rosbo profère à sa façon auprès de Marguerite Yourcenar la phrase illustre qui devrait toujours parmi les rumeurs de la foule retentir aux oreilles du sage.

